

ment, effet d'une longue diète, destinée à tuer la fièvre, n'avait rien d'armant ; mais il condescendit aux vœux du malade, afin de le tranquilliser. Il écrivit, sous la diète du chevalier, cette lettre que Nélida ne put entendre sans sentir vingt fois ses yeux s'émonder de larmes. La bonne jeune fille pensait à sa propre mère qu'elle n'avait jamais connue et que cependant elle eût tant aimée !

« Ma mère, je te fais écrire des bords des grands lacs du Canada, par un bon prêtre que j'ai rencontré chez mon oncle, et avec lequel j'ai fait route au milieu de cet admirable pays, si bien peint par le prince de la littérature de ce siècle, le vicomte de Châteaubriand.

« Nous sommes ici en pleine guerre, comme en Europe, et j'ai pris les armes pour défendre la nationalité canadienne contre l'envahissement des États-Unis. Je suis officier, j'ai vu le feu ; nous avons remporté une première victoire et fait de nombreux prisonniers. Blessé grièvement durant l'action, j'ai pu croire un instant que tu ne reverrais pas ton fils ; mais on m'assure maintenant que suis hors de tout danger ; cependant je suis trop faible encore pour t'écrire moi-même : voilà pourquoi je me sers de la plume du bon prêtre dont je t'ai parlé.

« C'est lui et un brave capitaine, nommé Robert, qui a bien voulu m'honorer de sa vive et sincère amitié, qui m'ont sauvé la vie. Puisse le Ciel les en récompenser !

« Grâce à eux, je pourrai probablement, un jour, te conter mes aventures dans ce merveilleux pays, le plus beau, le plus pittoresque de toute l'Amérique. Oh ! qu'il me sera doux, mère bien aimée, assis près de toi, au coin d'un feu pétillant, de te redire tout ce que j'ai fait, vu et admiré loin de ma chère patrie, dans cette belle colonie américaine, appelée à jouer un jour un rôle immense dans une des contrées les plus libres du monde ! Qu'il est dur de penser que la France a pu renoncer à ce beau joyau et l'abandonner à ses plus cruels ennemis ! Mais tôt ou tard l'heure de l'émancipation sonnera aussi pour les Canadiens, et un grand peuple vivra de sa vie propre dans cette libre Amérique du Nord, appelée par la Providence à de si glorieuses destinées !

« Ah ! ce pays me sera cher à plus d'un titre, mère sainte et vénérée ! C'est sur cette terre fécondée de la sueur de la France que je crois avoir trouvé la compagne qui partagera mes douleurs et mes joies durant le reste de ma vie. Pauvre orpheline, tu lui serviras de mère, car la sienne elle ne l'a jamais connue ! Jamais mère n'aura été aimée comme tu le seras par elle, ô ma bonne mère, et sa douceur, sa bonté, ses bienfaisantes vertus te captiveront. Sans son dévouement et celui du bon prêtre qui l'a élevée, peut-être, à cette heure, n'aurais-tu plus de fils. Nous irons ensemble te demander de vouloir bénir notre union. Ah ! ce retour sera plus joyeux pour moi et pour toi après une aussi douloureuse et cruelle séparation !

« Je ne te dirai pas combien, après t'avoir quittée, j'ai senti que tu me faisais continuellement défaut. J'ai été si étourdi et si affecté du chagrin de notre séparation que je n'ai pu que bien faiblement t'exprimer tout ce que je sentais de tendresse et de reconnaissance pour toi. Mais j'ose espérer que ton cœur généreux, indulgent et bon, a bien compris tout ce qui se passait dans le mien. Mère, tu sais bien avec quelle profonde tendresse, quelle sincère vénération je t'aime !

« C'est à toi, que je dois tout ce que je suis. Si j'ai quelques bonnes qualités, quelques légers talents, c'est à toi, chère et vertueuse mère, que je les dois. Oh ! sois bénie pour tout le bien que tu m'as fait, sois à jamais bénie ! Puisse-t-il arriver bientôt le jour où nous te reverrons et où tu pourras presser tes deux enfants sur ce cœur qui m'a tant aimé !

Pendant que le missionnaire écrivait, Nélida s'était détournée et pleurait cachée derrière les rideaux de la croisée. Ces paroles la faisaient tressaillir dans tout son être et elle se disait en retenant à peine ses sanglots :

— Oh ! oui, je vous aimerai bien tous deux, car tous deux vous êtes bons et bienfaisants.

Cependant, comme l'avait prévu le vieux prêtre, la faiblesse du chevalier dura peu, la convalescence commença bientôt, et fut rapide. Après quelques semaines, le malade put se lever, s'approcher de sa fenêtre, contempler le lac immense, les forêts lointaines, toute cette splendide nature qu'il ne pouvait se lasser d'admirer. Parfois il sortait suspendu au bras de Nélida et d'un pas débile se promenait dans les jardins de la demeure qu'ils habitaient.

Le vieux prêtre les suivait en souriant, car lui aussi était bienheureux. Tous trois, assis sous une tonnelle, commençaient une de ces conversations douces et sérieuses, pleines d'admiration pour les œuvres de Dieu étalées devant eux, remplies de sincères épanchements qui mettaient leur cœur à nu, tout imprégnées de science ou de brillant enthousiasme. Nélida les écoutait, parfois jetant dans ces entretiens un mot tendre ou spirituel, naïf ou joyeux, qui leur communiquait un charme ineffable. Quelquefois aussi le capitaine Robert quittait son navire qui continuait à cingler le long des côtes, accourait, en passant, serrer la main à ses amis avec sa rude franchise de marin, puis repartait pour courir capturer quelque vaisseau ennemi ou couler à fond les canots des sauvages hostiles aux Canadiens. Sans cesse le lac retentissait des coups de feu et des détonations du canon. Mais l'automne approchait ou plutôt l'hiver, et pendant six mois et plus les deux nations allaient être réduites, dans ces rudes climats, à une inaction forcée.

Plusieurs fois le père Mesnard, depuis que le chevalier commençait à se rétablir, avait songé au moyen de se rendre dans la jeune chrétienté qu'il avait fondée dans les rochers qui dominent le lac Supérieur. Mais les bandes d'Indiens ennemis qui parcouraient les forêts en tous sens, toujours prêts à massacrer les partisans de la nationalité canadienne pour venger leur dernière défaite, l'en avaient empêché.

Il se consolait des peines qu'il en éprouvait en visitant les prisonniers qui avaient été laissés à Toronto, et en les encourageant dans leur détresse. Il avait déjà obtenu pour eux, surtout pour les femmes prises dans la ville de Détroit et appartenant aux principaux chefs, des faveurs considérables qui allégeaient leur position et le faisaient aimer et vénérer par ces pauvres créatures, comme une divinité bienfaisante.

Une d'autres ces malheureuses surtout l'avait profondément frappé. Elle n'était point de race indienne comme les autres prisonnières, car son teint avait la blancheur du lis des champs et son accent était français. Cependant, soit instinct, soit dessein, elle avait toujours évité de s'exprimer dans cette dernière langue et parlait le Huron des contrées du Sud dans toute sa pureté. Le père Mesnard la vit souvent, lui apporta de nombreux secours, car sa misère était complète, et lui prodigua les consolations, car les douleurs morales paraissaient la briser encore plus que la misère physique. Rien ne put empêcher la maladie de venir habiter ses os. C'était une femme usée par le chagrin, minée par une vie aventureuse d'infortunes de tout genre. Dès qu'elle éprouva les atteintes de la maladie, elle sentit qu'elle n'en reviendrait pas. Le mal, en effet, empira avec une rapidité foudroyante et bientôt elle fut sur le point d'expirer. Elle fit alors appeler le père Mesnard et lui dit :

— Mon père, je suis chrétienne.

— Je m'en étais aperçu, répondit le père avec simplicité.

— Si je ne vous en ai parlé, mon père, c'est que celui qui m'a forcée de l'épouser, m'a menacée de me tuer, si je le révélais jamais ! Il abhorre les chrétiens.

— Il n'est donc pas de race blanche !

— C'est un puissant chef ; il est sang-mêlé.

Le missionnaire tressaillit à cette révélation et considéra la femme qu'il avait devant lui avec une attention anxieuse. La malade continua :

— Mon père, je suis française ; lors de la cession du Canada à l'Angleterre, je fus enlevée par un parti de sauvages avec un jeune frère ; j'avais vingt ans. Le chef des puissantes tribus huronnes, né d'une mère européenne et d'un père indien,